

SAINT-GERMAIN, Christian, *L'oeil sans paupière. Écrire l'émotion pornographique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2003, 104 p.

Jean-Jacques Lavoie

Volume 16, Number 2, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1074134ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1074134ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

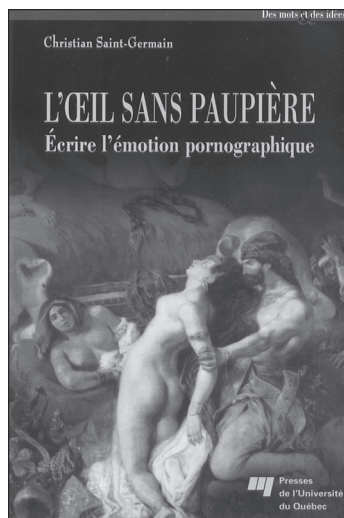
[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, J.-J. (2004). Review of [SAINT-GERMAIN, Christian, *L'oeil sans paupière. Écrire l'émotion pornographique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2003, 104 p.] *Frontières*, 16(2), 104–105. <https://doi.org/10.7202/1074134ar>

SAINT-GERMAIN, Christian
**L'œil sans paupière.
Écrire l'émotion
pornographique**

Sainte-Foy, Presses de l'Université
du Québec, 2003, 104 p.



Eros et *thanatos* sont un vieux couple bien connu non seulement des lecteurs de Platon mais aussi de Freud. Il y a toutefois un autre couple dont la notoriété est beaucoup moins grande : *porneia* et *thanatos*. Or, c'est ce second couple que Christian Saint-Germain, professeur au Département de philosophie de l'UQÀM, convoque dans maintes pages de son essai. Bien entendu, l'auteur explore plusieurs autres thématiques, puisque son objectif central est de déconstruire l'usage

du terme pornographie. Toutefois, c'est surtout ce couple *porneia* et *thanatos* qui retiendra ici mon attention, puisque c'est lui qui est le plus susceptible d'intéresser le lectorat d'une revue d'études sur la mort.

Une des thèses principales de l'auteur peut se résumer comme suit : il n'y a pas de consommateurs de pornographie, puisque la consommation est elle-même pornographique et obscène (p. 72). Dit autrement, la société de consommation n'a de finalité « que dans l'apothéose pornographique, la mise à nu des êtres jusqu'au point d'horreur d'Hiroshima, de Nagasaki » (p. 64). L'observateur du phénomène pornographique se situe donc d'emblée dans l'univers concentrationnaire de la consommation. Par ailleurs, de toutes les consommations, c'est la consommation des images qui constitue la pornographie véritable (p. 24). Or, notre civilisation prospère sur un dépotoir d'images (p. 22). L'offre d'images surpasse même « les capacités des yeux qui poussent en grappes sur le corps des masses, des monstres » (p. 25). Les images pornographiques seraient-elles donc omniprésentes ? Si la réponse doit être négative, elle n'en suscite pas moins une autre question encore plus redoutable : « à partir de quel moment de l'image la représentation de la nudité acquiert-elle, du point de vue du droit ou de l'esthétique, un caractère pornographique ? » (p. 8). Ou encore : qu'y a-t-il de plus pornographique : des corps nus de femmes qui obéissent aux doigts et à l'œil de l'internaute ou la rediffusion d'une catastrophe naturelle suivie de la météo ? Bien que « la pornographie dans son aspect le plus *hard* mime, comme dans une toile du peintre Francis Bacon, une "parodie du meurtre" » (p. 48), l'auteur n'hésite pas à déclarer, d'entrée de jeu, que l'univers pornographique (au sens habituel du terme) reste bien pudique en comparaison de la mort qu'on nous présente maintenant en direct et en reprise, dans l'indifférence générale (p. 1). Certes, ce point de vue n'est pas totalement nouveau. Cependant, l'essai du professeur Saint-Germain n'en demeure pas moins original, car il ne se limite pas à dénoncer les horreurs et les terreurs qui se déversent quotidiennement sur l'écran de la télévision, surtout depuis l'apothéose médiatique des événements du 11 septembre 2002. Ses propos sont plus audacieux, mais aussi plus polémiques et ironiques. Par exemple, voici ce qu'il écrit à propos des événements du 11 septembre : « N'eût été de l'hypocrisie téléspectatrice,

l'effondrement d'un pont suspendu dans la forêt amazonienne composé d'insectes occupés à fourguer des feuilles aurait pu avoir sur la conscience cosmique le même impact. Les États-Unis d'Amérique ont bien souvent anéanti, bombardé, défolié des populations civiles entières sans qu'ils ne cherchent à produire de justifications lacrymales, de lamentations publicitaires » (p. 14).

Bien entendu, la pornographie ne concerne pas que la mort visualisée en direct et en reprise. Elle concerne aussi ce que donne à voir l'univers de l'information. Rien de moins ! Cet univers constitue même une pornographie bien plus inavouable que les images de cette industrie spécialisée (p. 21), qui offre une sorte de « soin palliatif à la pauvreté des imaginaires » (p. 48). Par exemple, à la suite de Herbert Marcuse, Saint-Germain affirme que « le symbole de l'obscénité, ce n'est pas la femme nue qui exhibe son pubis, mais le général qui exhibe la médaille qu'il a gagnée au Vietnam » (p. 74). Plus encore, il déclare que même le gros plan d'un visage est aussi obscène qu'un sexe vu de près (p. 47), car, comme le dit Pascal Quignard, cité à la page 48, « les visages sont extraordinairement plus intimes que les sexes. Ils sont ce que la nature a fait de plus nu. Et ils exhibent sans repos ».

Dans la même perspective, Saint-Germain est d'avis que l'éjaculation faciale et la sodomie ne sont qu'un surjet de crasse et de sueurs supplémentaires en comparaison de l'océan d'ordures et d'immondices produit de manière suicidaire par toutes les grandes villes du monde développé (p. 64).

Le lecteur de ce compte rendu a probablement deviné qu'il trouvera dans ce livre maintes autres comparaisons qui servent au travail de déconstruction de l'usage du terme pornographie. Il pourra certes être en désaccord avec plusieurs des comparaisons et affirmations avancées par l'auteur ; il pourra même opposer à cet essai une autre vision de l'industrie pornographique, plus violente et dégradante encore, mais il ne pourra nier l'importance et l'actualité du débat sur la violence et le caractère mortifère des images.

Pour ma part, je regrette – et c'est un simple regret d'historien de l'Antiquité, qui n'enlève donc rien à la qualité de l'essai – que l'auteur, qui est aussi un théologien, n'ait pas souligné l'ancienneté de ce débat. Il aurait alors été en mesure de constater que le sens premier du mot *porneia* fait référence au thème central de son essai : la consommation

des images. En effet, le mot *porneia* dérive du verbe *pornèmi*, « vendre », qui fait allusion au monde du commerce et de la consommation. Qui plus est, le mot *porneia* désigne d'abord toute action déshonnête, particulièrement l'idolâtrie. Or, ce terme provient du mot *eidôlon*, « image », lequel mot dérive du verbe *eidô*, « voir ». Quant aux textes anciens, ils illustrent déjà, à leur manière, maints propos de l'auteur. Par exemple, dès l'origine, le récit de la nudité de Noé (*Genèse* 9, 20-25) articule la question même du regard à la question de l'inceste. Puis, avec Moïse, la question de l'image se pose aussi en termes de combat : « Tu ne feras pour toi ni sculpture ni image de ce qui est dans les cieux en haut, de ce qui est sur la terre en bas et de ce qui est dans les eaux sous la terre » (*Exode* 20,4). Ce vieil interdit du décalogue est loin d'être réductible au refus des idoles face à la loi du père unique. Il indique fondamentalement que toute représentation est enjeu de pouvoir et que le visible est violence. Plusieurs autres récits bibliques, comme ceux de Judith et de Tobit, donnent également à penser sur le rapport entre *thanatos* et *porneia*... Bref, force est de constater que l'émotion pornographique tenaille l'espèce humaine depuis maintes générations et qu'on est encore loin d'avoir épuisé cette fascinante question de l'œil sans paupière.

Jean-Jacques Lavoie